

Surdité du *goon*

Jean Pierre Girard

Volume 35, numéro 1 (205), février 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/31483ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

 diteur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Girard, J. P. (1993). Surdité du *goon*. *Liberté*, 35(1), 189–193.

EN TOUTE LIBERTÉ

JEAN PIERRE GIRARD

SURDITÉ DU GOON*

Bref regard sur ce qui aura été, jusqu'à la toute dernière heure, une étonnante rencontre entre des gens soucieux d'écouter et de dire, tous apparemment intéressés par le relief bigarré de cette génération d'écrivains qui tournera le millénaire dans la fleur de l'âge. Une synergie, même imaginée, c'est rare, c'est précieux, et il importe d'abord d'éclairer les réussites; alors merci à ceux qui ont permis celle-là.

Mais puisque les scribes n'ont pas assisté, semble-t-il, au même colloque que moi, puisque la forme (des attitudes, par exemple, ou des tons, qui portent une singulière part du discours) y a dépassé d'assez loin le fond pour ce qui est de la signifiante, du moins à la dernière heure, et puisque personne n'a jugé bon de préciser que cette réunion (pas les médailles: la réunion) s'est achevée dans une cacophonie de garderie — par laquelle il est peut-être l'usage de clore ces rencontres, je ne sais pas —, je veux loger ce commentaire. En ce sens, ce remarquable colloque, ici, n'est qu'un remarquable prétexte:

* Sur le 10^e colloque des écrivains organisé en octobre 1992 par l'Académie des lettres du Québec, sous le thème «Les nouvelles générations littéraires au Québec». Étaient invités: Claudine Bertrand, Francine D'Amour, Jean Pierre Girard, Nadine Ltaïf, Emmanuel Aquin, Carole David, Stanley Péan, Anne-Marie Alonzo, Antonio D'Alfonso, Gilles Pellerin.

Toute la journée, des «jeunes» viennent révéler ce qu'ils savent et perçoivent de leur écriture et de la littérature actuelles; les uns semblent assurés et parlent de baroque, d'autres tremblent un peu, c'est admirable, et parlent de voix, de tendances, d'autres encore installent leur doute ou leurs influences, mais tous essaient de livrer un flanc de leur pratique en ayant eux-mêmes désossé cette pudeur un rien touchante qu'affectent ceux de leurs prédécesseurs qui se veulent à la cuisine plutôt que dans les champs — là où pousse ce qu'on apprête dans les cuisines. Les «jeunes» n'ont pas fait le chemin pour sussurer la couleur de leurs stylos ou l'heure à laquelle ils les poussent, et tout le monde y gagne, sauf les potineux. Au-delà de la qualité des interventions, il y a, dans ces désirs de dire et d'écouter, quelque chose d'absolument juste et nécessaire, et de rassurant, tiens, aussi; des riens, c'est exact, mais ancrés dans le sol, et qui posent un long bémol sur cette rupture douce entre l'écriture «d'aujourd'hui» et celle «d'hier». Les actes du colloque (n° automne 93, je crois, des *Écrits du Canada français*) en rendront compte.

En fin de journée, l'un des conférenciers décide — c'est son privilège et sans doute son devoir — de se servir de la tribune pour éclairer les difficultés de son cas particulier. (Cela ressemblait à une justification, mais bon, je compatis avec cet éditeur qui a choisi, devant les difficultés qu'entraîne la traduction française d'œuvres italiennes, d'éditer en anglais, encore que voilà: chacun sa croix; vous avez mon appui, monsieur Chose, pas mon bras, il est ailleurs.) Si bien qu'avant même la fin de l'allocution de celui qui lui succédait au micro, certains monuments, dans la foule (et malgré les vraies et fausses protestations qui s'élevaient, car d'aucuns, sans toujours l'avouer, apprécient ces éclats; c'est le versant spectacle de toute présentation publique), n'en avaient plus que contre cette «lâcheté», cette «ignominie», cette

etc., et déroulons le tapis de la langue, du nationalisme, de l'indépendantisme, des vassaux de Trudeau, des poisons rouges et de la Petite Patrie.

Le problème, ici, le petit hic, ce n'est pas du tout D'Alfonso, pas plus que Roy, De Bellefeuille ou Micone, ce n'est même pas Jasmin — cette grande gueule probablement éprise d'équité et de justice, dans le fond — ou Folch-Ribas — animateur ou modérateur, je ne sais pas et lui non plus —, ce n'est pas, donc, la pertinence du débat soulevé, c'est seulement cette permission, ce droit qui semble tout à fait acquis, normal, pour certains, de prendre de la place, de constamment faire glisser le discours vers leurs dadas, et ce même dans un colloque où on avait eu le bonheur de demander l'heure aux «jeunes». Le problème, c'est ce réflexe débile à partir duquel on ne consent à apprendre ou à entendre que ce qui nous concerne déjà; la facilité déconcertante avec laquelle on oublie que d'autres sont là, que leurs chevaux de bataille sont différents, que leur rapport personnel à l'esbroufe est différent, que leur hargne, surtout, est différente — et peut-être même s'en trouve-t-il dans le lot pour *refuser* d'opposer la hargne à la hargne, l'interruption à l'admonestation, le boulet à la semonce. Le problème, malgré tant de siècles de guerres, semble être encore cette frontière poreuse entre écouter ou se taire, entre dire ou babiller, entre formuler une question en désirant sincèrement une réponse ou fabriquer cette question de manière à ce que le ton, le geste, l'incise et la troisième subordonnée fournissent déjà cette réponse, bref, la frontière entre soulever du pertinent et se rendre *soi-même* compte que wow, on n'a pas rapport. Et la cerise du problème, c'est cette agression verbale, ce tout premier foyer du conflit, qui semble faire partie du jeu, désormais; cette nouvelle mode qui installe non pas la polémique — ce qui serait déjà navrant, remarquez: commencer par une claque sur la gueule dispose rarement

l'autre à l'écoute, mais peut-être que cela ne nous pré-occupe plus tellement que l'autre soit disponible, aussi —, qui installe non pas la polémique, donc, mais bien le *désir* de polémique, donc le signal de sa propre présence, devant le propos. Ça parle, ça parle, ça parle: au terme de sa course folle, le pendule est revenu en fou. Du mutisme, du silence qui tue, on est passé à une sorte de logorrhée Fisher Price, et on s'enterre.

Après que mon regard eut croisé celui d'une déjà grande romancière, après qu'elle se fut levée et dirigée vers la sortie, ulcérée par ce dérapage très contrôlé — à ce point imbécile qu'il ne peut être que voulu —, j'ai saisi qu'elle avait raison, que c'était la seule chose à peu près sensée à faire, mais je ne me suis pas levé, je me suis plutôt un moment «absenté», en essayant d'imaginer ce qui se passerait si tous ceux qui ressentent la même malaise que nous se levaient et sortaient, et combien il resterait de «jeunes», dans la salle — les guillemets indiquant que la jeunesse dont je parle est davantage une question d'ouverture et de disponibilité que d'âge —, et puis, finalement, si ce refus-là, ce départ, cette absence, qui n'ont du retrait que l'apparence, n'étaient pas quelques-unes des plus impérieuses réflexions qu'il eût fallu mettre sur la table, à ce colloque. En d'autres termes, beaucoup de «jeunes» en ont sacrément marre de ce verbiage qui ne sert aucun discours, qui n'ébranche rien, qui n'engendre rien, sinon l'écho de son propre bruit.

Dans l'allocution inaugurale, Claudine Bertrand a évoqué, avec une grande justesse, la versatilité, la quête de sens dans un système en ruine et la souplesse de la nouvelle génération d'écrivains. Elle aurait pu ajouter que cette souplesse est peut-être le pendant positif de la soif cadavérique éprouvée par certains bonzes de la génération plus âgée (et pour d'autres couillons qui se voudraient bonzes dans la plus jeune, il faut le dire), de

prendre de la place. On a envie de leur chuchoter: vous avez toute l'année pour parler de ce qui vous concerne, de ce qui vous heurte, de ce qui vous anime ou vous chatouille; vous avez les tribunes ou vous trouverez bien le moyen de vous les approprier, vous avez la gueule pour les occuper; et quand un pont est jeté vers ceux qui ramasseront vos débris, vous pétez la même broue, vous faites les *goons*, les potes.

Les silences, les virgules, font *partie* du discours. J'apprécie assez qu'on me laisse les miens. Et quand on s'efforce de les investir, je ne les défends pas tout le temps, parce que ce serait vraiment trop gaga — même si, bien entendu, quelque chose meurt, alors, quelque part.

En rentrant chez moi, j'étais partagé entre la densité, la joie de la journée (fabuleux, ça veut écouter et entendre; un truc naît ici), et la tristesse de la dernière heure (n'importe qui arrive et piétine le nez en l'air; on se veut assez dans les étoiles qu'on ne remarque pas ce qu'on écrase). Ma tristesse (dont quelques odieux font déjà leurs salades) n'enlève rien aux radicelles qu'ont fait vivre, aux projets souples qui lentement s'éploient, à la volonté d'extirper quelques détails de l'informe et de les rendre un tant soit peu lisibles, mais elle est toujours significative, je crois, la tristesse de quelqu'un, ou alors je n'y comprends vraiment plus rien. Sauf que je ressens de plus en plus clairement — malgré la déception, malgré le sentiment qu'il y a un monde à bâtir à partir de pas grand-chose, somme toute, malgré cet article et le ton qu'on lui prêtera — qu'il n'est pas question que je me batte pour aller chercher la rondelle dans le coin: c'est un jeu, ça, pas une façon de vivre, et mon propre dépassement ne se mesure pas à ce coup d'épaule qui rentre l'autre dans la bande. Faut vraiment avoir une conception tordue de l'existence.